

Zineb ALI-BENALI
Professeur de littératures dites francophones
Dpt. Littérature française
Université Paris 8

**Que reste-t-il de moi ?
Pour une histoire des femmes au Maghreb.
Éléments pour une perspective « genre »**

Je parlais donc de ce qui, d'une certaine manière, a la force d'interrompre la force aussi ; et qui, sans se laisser arraisonner, paralyser, figer de façon anhistorique par la forme ou les structures, peut, non moins, défier la force. Quelquefois, la faiblesse désarmée est plus forte que la force (...)

Jacques Derrida

Sur la rive sud de la Méditerranée, on naît femme. Dès l'annonce faite par l'accoucheuse qui compatit, condamne silencieusement le ventre qui ne sait pas faire des garçons ou se sent complice du ratage, elle sait. Dans les youyous qui saluent la venue du garçon, homme déjà, et qui sont tus pour elle, elle sait. Tout au long des jours et des années, dans la blessure secrète et sue de la mère, dans le regret, reproche ou lassitude du père qui quelquefois ne la regarde pas, elle sait. Dans l'éducation prête d'avance et reçue, dès avant l'apprentissage, elle sait.

Elle sait qu'elle est déjà femme, comme elle saura que l'enfance en parenthèse n'est qu'attente de « l'âge de femme ».

Elle apprendra sa place et son rôle, mais elle sait qui elle est et, surtout, qui elle ne peut être. Elle sera sans illusion et si elle ignore ou feint d'ignorer les limites, ses limites, tout un système de rappels à l'ordre, de remises au pas est là, à commencer par l'arsenal de diction et formules toutes faites qui désignent celle qui ne reste pas à sa place : Aïcha-Rajal (Aïcha-l'homme), Aïcha mère des scandales, la dévergondée, etc. Elle apprendra les frontières entre le dedans et le dehors, qui se déclinent en privé et public, en féminin et masculin, en réservé et interdit. Oui, on peut se demander si, dans ce monde sud méditerranéen, l'apprentissage n'est pas qu'une expansion de la découverte du premier jour. Une femme ? Son rôle social, son « identité » femme l'attendent dès avant la naissance. Elle devra faire avec. Elle pourra bricoler, inventer des stratégies de contournement, monter en passagère non souhaitée, sinon clandestine, dans le train de l'histoire. Elle finit – on le constate de plus en plus aujourd'hui, mais on peut retrouver dans le passé la mémoire des femmes qui ont ouvert la voie du refus – par transformer, contester, rejeter les postures identitaires décidées pour elle, sans elle.

La bibliothèque coloniale, au creux des documents

Cette chute dans une « identité » qu'elle devra endosser comme un vêtement taillé d'avance, son réel dès la naissance, peut être datée pour la période coloniale. C'est une société défaite qui, depuis un jour de 1830, investira ses femmes d'un rôle précis. Leur image et le son de leur voix, leur corps vont symboliser une ligne de démarcation entre ce que le « maître de l'heure » peut et ce qu'il ne peut, une ligne qu'il ne peut franchir au risque de faire disparaître celui qu'il domine. Franz Fanon, observateur privilégié d'une société pour la libération de laquelle il milite puis lutte mais dans laquelle il n'est pas « enlisé » par une tradition de culture et de « résistance-refus » qui passe notamment pas le retrait de l'espace public des femmes, écrit que le voile de l'Algérienne trace une ligne de séparation claire

entre les deux mondes opposés. De même, il notera qu'après la cérémonie du 13 mai 1958, au cours de laquelle des femmes voilées sont invitées à jeter le voile et à le brûler, beaucoup d'Algérienne se revoileront, refusant l'instrumentalisation dont elles sont l'objet. Mais nous verrons plus loin que, pendant la guerre, il montrera ce qui est en train de changer, ce qui déjà change, dans le rapport au voile.

Mais revenons à ce qui se joue pendant la colonisation : les femmes, en plus du rôle de colonisées qui leur est imposé comme à toute leur société, auront à représenter autre chose. Elles seront comme la marque identitaire des leurs.

Au statut social où se trace une « identité – femme » vient se surajouter très vite une dimension historique et politique précise, dessinée non seulement par les faits politiques, qui vont de la conquête aux « efforts pour sortir la femme musulmane de sa situation », pour « l'émanciper », pour « aider à son développement », etc., mais aussi forgée dans une machine discursive qui s'enracine dans un imaginaire européen dont l'archive et les territoires sont maintenant connus et qui dérive du Moyen-Orient à l'Afrique du Nord. À partir 1830, les études sur la société dominée, « indigénée », vont se multiplier et élaborer un savoir qui peut être repris aujourd'hui dans une autre perspective que celle qui a présidé, implicitement ou non, à sa constitution.

Quelle est la perception des femmes dans le monde colonisé ? Sans vouloir reprendre les analyses de Fanon qui combinent l'étude historique à la reconstruction d'un imaginaire envers et creux du discours colonial, on peut retenir que les femmes constituent, par l'état de non-visibilité qui est le leur et par les images fantasmées qu'elles suscitent, une sorte de continent secret, caché, soustrait à la connaissance. Dans ce domaine aussi, les travaux seront nombreux, qui chercheront à les ériger en objet de recherche spécifique. Comme on peut parler d'anthropologie coloniale, on pourrait parler d'ethnographie des femmes.

Que faire aujourd'hui de la masse documentaire très diversifiée sur les femmes d'Afrique du Nord (selon l'une des désignations de l'époque) ? Ces textes produits en contexte colonial en portent forcément la marque, quelle que soit leur volonté de contester ou de nuancer la domination. Il est toutefois possible de les reprendre – et cela commence à se faire – pour exhumer de ces études qui avaient une autre finalité, les éléments d'une histoire des femmes. Assia Djébar avait fait de l'un des massacreurs de la Conquête « son greffier » pour retrouver une trace de ceux qui n'eurent ni chroniqueurs ni pleureuses, ceux-ci étant enfermés eux aussi dans les grottes des enfumades :

Pélicier « le barbare », lui, le chef guerrier tant décrié ensuite, me devient premier écrivain de la première, guerre d'Algérie! Car il s'approche des victimes quand elles viennent à peine de frémir, non de haine mais de furia, et du désir de mourir ... Pélicier, bourreau-greffier, porte dans les mains le flambeau de mort et en éclaire ces martyrs. Ces femmes, ces hommes ces enfants pour lesquels les pleureuses n'ont pu officier (nulle face lacérée, nul hymne lancinant lentement dévidé), car les pleureuses se sont trouvés confondus dans le brasier. .. Une tribu entière! Les survivants, en tâtonnant aux rives de l'aurore, ne sont même plus des ressuscités, des ombres vidées plutôt, pour lesquelles n'existe, en plein midi, qu'une lumière d'échaudoir.

On verrait alors les absents de l'histoire émerger en sujet « dans » l'histoire, fût-ce en ombres de sujets possibles. Au creux de tels textes, on peut retrouver la fascination inattendue du vainqueur pour le vaincu, surtout quand c'est une femme.

Ainsi, La silhouette et la présence de Fadhma N'soumeur qui mena la résistance en Kabylie au milieu

du 19^{ème} siècle et fut surnommée « la Jeanne d'Arc kabyle », peuvent être reconstituées à partir des mémoires et des différents discours sur les campagnes de Kabylie. Les poèmes de la littérature populaire, souvent oraux et souvent conservés par écrit par tous ceux qui ont participé à la constitution de la bibliothèque coloniale de l'Algérie viendront compléter l'entreprise et permettre de renouer avec la brûlure du moment.

Les éléments, documents à défaire et à explorer dans leurs silences et leurs oublis, d'une histoire des femmes comme présence en histoire sont là. Mathéa Gaudry pour le monde chaoui des Aurès a laissé un document aujourd'hui incontournable. Outre les renseignements sur la vie et les jours des femmes, on peut avoir une autre approche de la Azria, cette femme parfaitement à sa place dans son groupe, mais qui jouissait d'un statut particulier, qui pouvait être momentané. Elle animait les fêtes, pouvait ne pas avoir à faire les travaux les plus durs et se voir confier les travaux de tissage qui demandent plus d'habileté et même un sens artistique. Elle pouvait avoir des amis de cœur sans passer par le mariage. Loin de coïncider avec celui de la prostituée, son statut permet de toucher à la complexité des relations dans une société qui n'avait pas l'uniformité qu'elle peut présenter – peut sembler présenter – aujourd'hui.

De même, les autres recherches qui datent de ces années 1930 – nous sommes à la période de la célébration du Centenaire de la colonisation ! et l'on fait comme si la présente française en Algérie ne devait jamais cesser alors que déjà les mouvements nationalistes plus modernistes prenaient leur essor. Le livre d'Amélie-Marie Goichon, *La Vie féminine au Mzab. Etude de sociologie musulmane*, ou celui de Laure-Marie Bousquet-Lefèvre, *La Femme Kabyle*, ou encore celui de Germaine Laoust-Chantreaux, *la Kabylie, côté femmes. La Vie féminine à Aït Hichem, 1937-1939* qui ne sera publié qu'une cinquantaine d'années plus tard, constituent des sources d'information sérieuses, bassées sur l'observation précise du monde des femmes. Mais même les travaux plus problématiques quant à leur visée, comme ceux de Hanoteau et Letourneux, peuvent être des sources documentaires (bien sûr à déconstruire) intéressantes pour une histoire des femmes et une réflexion sur la problématique des genres à construire. Nous découvrons ainsi que les Quanun kabyles (lois et règles qui régissaient la société et les relations entre ses membres) admettaient des possibilités – sûrement dans circonstances plutôt exceptionnelles, - pour les femmes de les refuser : une femme peut refuser de regagner le docile conjugal par exemple. Hanoteau et Letourneux ont relevé des situations où c'est le marabout ou cheikh, en un mot celui qui est chargé de veiller à l'application des Quanun qui rachète la vie de la femme qui a fauté (adultère, enfant hors mariage) et que la loi condamne à mort.

Dans cette perspective, tout document et toute trace du passé colonial peut être interrogé et devoir rendre gorge de la souffrance ou des rêves mort-nés. Ainsi, dans l'essai qu'il consacre aux cartes postales des années 30, Malek Alloula analyse le produit de ce qu'il appelle un sous-érotisme qui feint de ressembler à l'orientalisme et prend des prostituées pour figurer les odalisques. Il compare cette production au guano, excréments de ces êtres qui volent ! Mais le regard de certaines de ces femmes, regard qui va au-delà de l'objectif, au-delà de nous qui les regardons, dit peut-être quelque chose de leur histoire que nous ne pouvons restituer mais dont nous pouvons sentir le manque et le tragique. Quel itinéraire, quels drames, les ont amenées là, devant nous ? On peut penser ici aux travaux de Bekaoum sur

On pourrait ainsi parler, dès les débuts de la conquête puis de la colonisation de l'Algérie, d'un domaine d'étude particulier, celui des femmes.

La littérature sur la condition féminine en Algérie est très ancienne : contemporaine de la

conquête française, elle continue sans interruption jusqu'en 1962 et est presque entièrement coloniale. La question de l'influence de cette littérature refoulée et du retour sous des atours plus ou moins nouveaux de ses thèmes devra être traitée aussi.

La remarque de Zoubida Haddab, sur une sorte de refoulé, devrait toujours accompagner non seulement toute relecture de la bibliothèque coloniale mais également les études actuelles et les théorisations de l'histoire des femmes. Et si les anthropologues de la colonisation avaient, tout en participant, volontairement ou non, à l'élaboration d'une imagerie des femmes maghrébines, capté quelque chose qui structurerait, une sorte de paradigme qui sera à la fois révélé et ancré, la société, qui a peut-être été accentué, s'est coulé dans la résistance à l'Autre, et reprendra au lendemain des indépendances ? Assia Djebar répond à la question lorsqu'elle interroge le geste pictural de Delacroix. Au creux de l'invention esthétique qui saisit une vision de l'intérieur, d'un appartement mais aussi de tout un monde, qui peut encore accueillir un visiteur étranger, elle décèle le regard de « soi » :

Ce regard [celui du voleur, du voyeur], longtemps on a cru qu'il était volé parce qu'il était celui de l'étranger, hors du harem et de la cité. [Or], l'image de la femme n'est pas perçue autrement, par le père, pare l'époux et, d'une façon plus trouble, par le frère et le fils .

Histoire des femmes ?

On sait qu'il ne s'agit pas de l'histoire des faits visibles, mais d'une histoire basse, au creux des positions opposées des deux forces en présence dans le monde colonial. Il faudrait, sans l'ignorer ni la mettre au second plan, dégager de l'Histoire ces « présences de femmes ». Il faudrait approcher la fragilité de certaines attitudes, saisir ce qui peut sembler ambiguïté dans d'autres, qui échappaient aux impératifs de l'heure. Ainsi, dans ce qu'elle nous restitue de l'histoire de sa mère, Fadhma Aït Mansour apporte un précieux témoignage sur un fait qui passerait inaperçu si on n'est pas attentif : Aïni se retrouve veuve. C'est une jeune femme avec de tous jeunes enfants. Le Quanun kabyle, la loi dite traditionnelle, aurait voulu qu'elle retournât chez sa mère et laisse à la famille de son mari enfants et biens. Elle refuse et dit sa volonté de demeurer dans « sa maison », avec ses enfants. Son frère venu la chercher pour la ramener dans la maison de sa mère la renie devant l'assemblée du village. Elle perd ainsi une partie de sa famille. Elle a recours au juge français pour pouvoir conserver sa maison et ses champs. Nous sommes au lendemain de la terrible répression qui a suivi l'Insurrection de 1870. Les Kabyles avaient alors une stratégie d'évitement des différentes instances de l'autorité coloniale. On peut mesurer toute la portée du geste de Aïni qui opère un choix en dehors des options de sa société.

On pourrait repérer dans l'histoire d'autres moments et itinéraires où quelque chose change – semble changer, peut changer – parce qu'une femme refuse de se plier à la Loi. Mais l'histoire ne fait forcément place à ces femmes au bord de la rébellion, pour ne pas dire rebelles. Et l'histoire aura toujours du mal à leur faire une place, si on ne l'y aide pas !

Corps de femmes, comme une frontière

Quand la guerre de libération commencera, tous les efforts seront mobilisés et orientés pour hâter l'indépendance. On attendait des artistes et des écrivains qu'ils aillent également dans ce sens. Assia Djebar, qui suivait la grève des étudiants algériens de 1956, publia son premier roman dans lequel elle parlait, non de la lutte dont le sens ne laissait aucun doute, mais des aspirations de jeunes femmes qui ne trouvaient pas vraiment leur place dans un monde qui ne pouvait être à leur mesure. La sévérité des critiques nationalistes peut s'expliquer par l'attention accordée à ce qui était considéré comme

prioritaire. Mais elle ne pouvait – ou ne voulait pas – voir en quoi le texte de la jeune écrivaine parlait aussi de questions du présent et de l'avenir, de questions dont l'importance n'était pas moindre que celle de l'indépendance.

Les Algériens arc-boutés sur le but fixé, ne pouvaient peut-être pas admettre des questions qui pouvaient sembler secondaires, qui pouvaient attendre, etc.... On peut se demander s'il n'y avait pas aussi une prégnance du discours colonial qui avait cherché à fissurer l'image d'une nation en distinguant des points particuliers : les femmes, les Kabyles, puis les Touaregs, etc. C'est ce qui fait, on le sait au moins depuis le travail d'Edouard Saïd sur l'orientalisme, complété et élargi dans *Culture et impérialisme* la force d'un tel discours : il s'impose comme évidence car il domine.

Au discours et aux pratiques coloniaux, on opposera la résistance qu'on pourra. Les femmes seront soustraites de son contact. En effet, durant toute la présence coloniale, il s'est agi de garder les femmes du contact l'Autre. C'était se préserver. Les femmes – la Femme – seront les gardiennes de la permanence : la langue-mère, la religion, la tradition, en un mot, l'identité. Élan bloqué, mouvement arrêté ; le piège de l'histoire et du politique se refermera sur elles. Kateb Yacine, parlant de son arrivée « dans la gueule du loup », à l'école française où le met le père, parle du piège qui se refermait sur lui. Il ne pouvait en être autrement et la stratégie de l'évitement de l'Autre ne pouvait plus continuer à être menée. Il ira dans l'autre monde, mais laissera sa mère sur la rive quittée. Pour cette mère « géniale et folle », la rupture avec le fils est une blessure qui jamais ne guérira. Nedjma, son personnage emblématique, dont les lecteurs et critiques ont fait, à juste titre mais pas pour les mêmes raisons auxquelles on peut penser ici, le symbole de l'Algérie, ne franchira pas la ligne que franchissent ses cousins, ne rompra pas les amarres tribales comme le feront les compagnons du chantier. Elle sera en pérégrination recommencée entre Bône et Constantine, voilée de noir, signe en attente d'une signification qui sera donnée par ses héritières, celles qui se jetteront dans la lutte armée.

Mais une autre question peut être posée : pourquoi la crispation sur la place et le rôle des femmes, en dehors de la Tunisie, continue-t-elle après les indépendances ? Djamilia Amrane témoigne du désenchantement des femmes une fois la liberté retrouvée. « Nous avons l'indépendance, mais que reste-t-il de moi ? » interroge l'une des anciennes militantes. Terrible confrontation entre l'objectif général atteint et le rêve d'une femme – moi – qui était entrée dans la lutte toute entière, qui avait coulé des aspirations, certaines nées du combat, dans ce qui devait s'accompagner de changements radicaux : ce devait être une Révolution !

La participation aux luttes pour l'indépendance, une incontestable visibilité :

Il semble que la légitimité que confère la participation aux luttes de libération ait été un tournant très important.

Dans le numéro que la revue *Clio* consacre aux *Femmes du Maghreb*, les articles qui retracent l'histoire de la « visibilité » des femmes sur la scène nationale, montreront que la participation des femmes aux luttes d'indépendance est un seuil à partir duquel tout devient possible, mais ne s'est pas toujours concrétisé.

Pour Zoubida Haddab,

L'argument essentiel pour justifier la revendication de la liberté et de l'égalité est la participation des femmes à la guerre d'indépendance : les femmes ont payé le prix du sang pendant la guerre. Il ne s'agit pas de s'en tenir à la célébration des héroïnes mais de tirer les conséquences de la participation de l'ensemble des femmes à la campagne et dans les villes (en particulier dans les émeutes de décembre 1960 où elles étaient en première

ligne). Cette participation est la preuve de la maturité politique des femmes et de leur capacité à jouer un rôle important dans la gestion des affaires publiques. Dans cette optique, tout se passe comme si la participation des femmes à la guerre d'indépendance, présentée généralement comme une irruption inattendue (« alors que personne ne s'y attendait » est une phrase qui revient souvent) avait été le théâtre d'une reconstruction radicale des rapports de sexes dans la société algérienne. La fin du système colonial est alors ipso facto la naissance d'une nouvelle société. Il ne reste plus qu'à expliquer « les retards, les reculs » par la mauvaise volonté des hommes.

Dans son article sur Les femmes dans le mouvement nationaliste marocain, Assia Benadada montre que la reconnaissance de la place et du rôle des femmes dans la résistance rencontre plusieurs blocages :

Le mouvement nationaliste a été peu étudié et le rôle joué par les femmes encore moins. L'historiographie nationaliste a élaboré un discours d'exclusion à plusieurs niveaux. Tout d'abord le mouvement nationaliste est perçu et présenté comme un mouvement urbain, la campagne n'apparaît que comme un élément complémentaire ou comme une base arrière du mouvement. Ensuite, il est conjugué au masculin, alors que l'historiographie étrangère, espagnole et française surtout, a souligné le rôle des femmes dans le mouvement.

L'histoire du mouvement nationaliste, comme partout ailleurs (avec d'autres variables), connaît plusieurs réductions : à sa seule dimension citadine, à sa seule composante masculine. La chercheuse exhume des figures de femmes, ou de groupes de femmes, qui ont participé aux mouvements nationalistes aux côtés des hommes, qui y ont eu un rôle original, qui ont eu quelquefois des mouvements de résistance autonome, comme ce groupe de femmes berbères qui oppose un refus à une décision de l'autorité coloniale, en tant que groupe de femmes. Il a fallu croiser les sources documentaires habituelles de l'histoire et les sources orales. Beaucoup reste à faire encore. Plusieurs chantiers sont à lancer dans ce domaine.

En Algérie, le travail de Djamila Amrane vient réparer, comme l'écrit l'auteur dans son préambule, une injustice de l'histoire de la guerre de libération telle qu'elle était présentée et tirer de l'oubli les femmes qui ont combattu et payé le prix du sang. Dorénavant, ce ne peut plus être seulement « une affaire d'homme ». L'enquête rigoureuse, le dépouillement des archives et des fichiers du ministère des anciens moudjahidines, mais aussi les entretiens et l'analyse de documents oraux, comme les témoignages ou les chants de l'époque est loin des discours globalisants sur le peuple héros, etc. L'histoire telle que la présente Djamila Amrane s'impose.

Il fallait, écrit Claude Liauzu, « sans doute l'alliage de l'engagement militant et de la rigueur du métier d'historienne chez Djamila Amrane pour rendre justice à cette « moitié oubliée du peuple algérien ».

Une attitude qui pourrait présider aux recherches dans ce domaine : l'engagement militant et la rigueur et le sérieux de la recherche. Mais quand les documents manquent, parce que les femmes, ce n'était pas important, on peut regarder du côté des témoignages et autres documents oraux, et retracer les figures de femmes oubliées dans une semi fiction, dans une rêverie qui, dans ce cas, ne tient pas compte de la stricte vérité historique, mais leste l'imaginaire de présences de femmes.

La thèse de Djamila Amrane, soutenue en 1980, vient révéler, vingt ans après la fin de la guerre, à l'histoire algérienne sa part féminine, et rappeler à l'histoire de la guerre de libération que les femmes ont participé à son écriture. Elles ont légitimité à s'en réclamer !

Mais on peut également retenir ce qui fut, à l'occasion des luttes, avancées dans la condition des

femmes. Ainsi du voile. Frantz Fanon décrit comment le voile est utilisé par les combattantes algériennes pour circuler dans la ville assiégée, où les hommes ne peuvent bouger:

Voile enlevé puis remis, voile instrumentalisé, transformé en technique de camouflage, en moyen de lutte. Le caractère quasi tabou pris par le voile dans la situation coloniale disparaît presque complètement au cours de la lutte libératrice.

Celle qui devient maîtresse de l'image qu'elle veut donner aux autres (aux hommes),
qui entre toute nue dans la ville européenne réapprend son corps, le réinstalle de façon totalement révolutionnaire.

À travers – en son travers – l'enjeu de tout un peuple, la libération, s'esquisse un autre, celui qui tourne autour des femmes, de leur corps dans la cité et don de leur statut. Il es tout une part aveugle et aujourd'hui en perte, c'est celle des corps de femmes dans la guerre, des traumatismes subis et tus. L'histoire de la torture et des viols, pratique de guerre qu concerne d'abord les femmes, commence à s'écrire. Les témoignages ont encore du mal à être connus et il faut l'arrogance d'un tortionnaire pour qu'une ancienne victime ose parler.

La difficulté, sinon l'impossibilité de parler du viol, ôte à l'histoire de la guerre sa densité de « corporéité », en fait une guerre presque sans corps.

Voies des études féminines

Une bibliothèque des femmes existe, qui demande une relecture critique. Elle a surtout instauré un objet d'étude. Aux indépendances, quelques textes vont ouvrir de nouvelles perspectives.

Trois textes nous offrent, pour l'Algérie, des hypothèses de lecture pour ce qui est une injustice fondamentale, dont un pays comme l'Algérie a du mal à se remettre. Dans *Le Harem et les cousins*, Germaine Tillion, dans une perspective comparatiste, désenclave en quelque sorte la réflexion sur les sociétés maghrébines et montre comment le traitement des femmes s'inscrit dans un système de parenté et de rapport à la terre et au monde qui n'est spécifiquement ni arabe ni musulman, mais relève de la culture méditerranéenne qui pratique l'endogamie et le retrait des femmes de l'espace public. Ainsi, l'avilissement des femmes relève davantage est à référer à une structure de société, celle que Germaine Tillion nomme la République des cousins, qu'à seulement des spécificités de la rive sud de la Méditerranée.

Les livres de Fadéla M'Rabet, *La Femme algérienne* et *Les Algériennes*, ont répercuté les appels et les témoignages de jeunes filles, qui à la suite des émissions que l'auteur animait à la radio algérienne, lui écrivaient pour dire leur désespoir de se voir retirées de l'école, voilées et mariées contre leur gré. Zoubida Haddab parle à juste titre de pamphlets à propos de ces textes. Effectivement, on peut difficilement parler d'étude au sens où on l'entend habituellement. Mais cet ensemble de cris, souvent désespérés, marque une rupture dans le discours « national », sur la révolution menée par tout un peuple. Il signale une demande particulière, celle des femmes, surtout des toutes jeunes, qui ont cru que l'histoire de leur mère ne se reproduiraient pas pour elles. Il pointe un programme, celui des principes d'égalité et de justice pour lesquelles des femmes se sont aussi battues et qui ont habité les rêves de tant d'autres.

Un autre texte, *La répudiation* de Rachid Boudjedra, qui sera interdit en Algérie, raconte une répudiation, celle de la mère du narrateur qu'on n'entend jamais. Il montre la nouvelle solidarité entre le pouvoir qui vient de se mettre en place et le vieux pouvoir des hommes d'âge. Cette solidarité consolide les relations de domination des femmes et des jeunes gens.

Le théâtre de l'analyse de la domination des femmes est ainsi dressé à la fin des années 1960. A partir de là les études universitaires, marquées par l'objectivité scientifique qui donne une autre allure à

l'engagement, basées sur des enquêtes rigoureuses, vont progressivement se multiplier. Souad Khodja, Hélène Vandevolve, Barc de la Perrière, Monique Gadant, Camille Lacoste-Dujardin, Zakya Daoud, Sophie Ferchiou, ...s'imposent sur le terrain

Fatima Mernissi installe la question sur la place et le rôle des femmes dans la cité au coeur du monde musulman, interroge de l'intérieur. Elle relit les textes et mène à son tour l'enquête pour défaire les thèses qui fondent le rejet des femmes de la scène politique. Qu'importe si les docteurs de la foi rechignent parce qu'elle n'est pas du monde des savants. La question qu'elle pose ne peut être rejetée. Même si elle ne change rien dans le présent des femmes, elle les fait sortir de la fatalité d'une situation qu'impose la religion... Le roman d'Assia Djebar, *Loïn de Médine* opère un retour vers le temps de la fondation de la première Cité de l'Islam. Elle raconte des épisodes du temps où les rôles sexués n'étaient pas encore ce qu'ils deviendront.

Ainsi, nous pouvons parler d'un champ de recherche ouvert, plutôt que d'un secteur de recherches déjà constitué. Les femmes – la Femme – dès les premiers contacts entre «l'Occident» et ce qu'il institue en son «Orient» (Sudique, comme eu temps d'Homère avait dit Eugène Delacroix, encore ensauvagé, à entreprendre) sont un objet de discours et d'étude. La bibliothèque coloniale qui les concerne est abondante et demande à être relue. Elles seront aussi celles qu'il faut soustraire du contact de l'Autre. Elles auront à préserver et à transmettre l'identité. La survie de la nation à venir dépendra d'elles. Elles sont ainsi en marge du mouvement de l'histoire. Les luttes de libération leur offriront l'opportunité de devenir actrices visibles des changements entraînés de se faire. Leur participation à la libération de leurs pays constituera le fondement de leurs revendications pour l'égalité et pour leur reconnaissance comme citoyennes. Les études jalonneront, rendront visibles et s'inspireront des mouvements des femmes.

Les codes de la famille, du plus progressiste pour la Tunisie au plus rétrograde, malgré de timides aménagements pour l'Algérie, à celui qui avance prudemment pour le Maroc, montrent que le Maghreb a encore du mal à sa part féminine. La bipartition du domaine féminin en mouvements islamistes et mouvements pour une option séculaire et égalitaire ne devrait pas simplifier ou masquer la complexité des démarches de femmes.

Eléments de bibliographie

1 Mémoire du temps colonial

Alloula, Malek, *Le harem colonial, Images d'un sous-érotisme*, Editions Slatkine-Garance, Genève-Paris, 1984 .

- Blanchard, Pascal, Blanchoin, Stéphane, Bancel, Nicolas, Boëtsch, Gilles et Gerbeau Hubert (sous la direction), *L'Autre et Nous*, « *Scènes et Types* », Paris, Syros, 1995.

- Bousquet-Lefevre, Laure- Marie, *La Femme Kabyle*, Préface de Paul-Emile Viard, Paris, Recueil Sirey, 1939.

-Caroline Brac de la Perrière, *Les employées de maison musulmanes chez les Européens à Alger pendant la guerre d'Algérie*, Paris, L'Harmattan, 1987

- Colonna Fanny, *Les versets de l'invincibilité. Permanence et changements religieux dans l'Algérie contemporaine*, Paris, Presses de Sciences Po, 1995.

- Ferro, Marc, (sous la direction) *Le livre noir du colonialisme*, Robert Laffont, 2003.

- Gaudry, Mathéa, *La Femme chaouïa de l'Aurès*, Paris, Paris, Paul Geuthner 1928.

- Gautier, Théophile, *Voyage pittoresque en Algérie*, 1845, Reprint edited by M. Cottin, Geneva, 1973.

- Goichon, Amélie-Marie, *La Vie féminine au Mzab. Etude de sociologie musulmane*, Préface de W. Marçais, Paris, Paul Geuthner, Paris, 1927.

- Hanoteau, Adolphe et Letourneux, *La kabylie et les coutumes kabyles*, Paris, Challamel, 1893

- Hugon, Anne (sous la direction), *Histoire des femmes en situation coloniale. Afrique et Asie, XXe*

siècle, Paris, Karthala, 2004.

Knibiehler, Yvonne, et Régine Goutalier, *La Femme aux temps des colonies*, Paris, Stock, 1985.

Laoust-Laoust-Chantreaux, Germaine. *Kabylie, côté femmes. La Vie féminine à Aït Hichem, 1937-1939*, Aix-en-Provence, Edisud, 1990.

- Rivière, Thérèse, *Aurès/Algérie 1935-36. Photographies de Thérèse Rivière*, Paris, Editions de le MSH, 1987.

2 Relancer le débat

- Fadhma Aït Mansour, *Histoire de ma vie*, Maspero, 1968.

- Amrane, Djamilia, *Les femmes algériennes dans la guerre*, Paris, Plon, 1991

- *Des femmes dans la guerre d'Algérie*, Paris, Karthala, 1996.

- Blanchard, Pascale et Lemaire, Sandrine (sous la direction de), *Culture coloniale, la France conquise par son empire, 1871-1921*, Paris, Editions Autrement, 2003.

- Boudjedra, Rachid, *La Répudition*, Denoël, 1969.

- Djebbar, Assia, *La Soif*, Paris, Julliard, 1957.

- *Femmes d'Alger dans leur appartement* (essais, nouvelles), Paris, Éditions des Femmes, 1980, Rééd., Albin Michel, 2002, Livre de Poche, 2004

- *L'Amour, la fantasia*, J.-C. Lattès, 1985, Rééd., Albin Michel, 1995.

- *Ombre Sultane*, Paris, J.-C. Lattès, 1987, nouvelle édition, Albin Michel, 2006.

- *Loin de Médine*, Albin Michel, 1991, Rééd., Alger, Enag Editions, 1992, Rééd., Poche 1995.

- *Vaste est la prison*, Albin Michel, 1995

- *Ces voix qui m'assiègent*, Albin Michel, 1999

- *La Femme sans sépulture*, Albin Michel, 2002

- Mechakra, Yamina, *La Grotte éclatée*, Alger, SNED, 1979

- Mernissi, Fatima, *Sexe, idéologie et Islam*, Paris, Tierce, 1983, Rééd. Casablanca, Editions Le Fennec, 1985.

- *Le harem politique, Le prophète et les femmes*, Paris, Albin Michel, 1987.

- *Sultanes oubliées, Femmes chefs d'État en Islam*, Paris, Albin Michel, 1990.

- *Le monde n'est pas un harem*, Paris, Albin Michel, 1991.

- *La Peur-Modernité, Conflit Islam Démocratie*, Paris / Casablanca, Albin Michel/ Editions Le Fennec, 1992.

- *Rêves de Femmes, Une enfance au harem*, Paris, Albin Michel, 1994, Rééd., Casablanca, Editions Le Fennec, 1997, Rééd. Livre de Poche, 2003.

- *Les Aït-Débrouille*, Casablanca, Editions Le Fennec, 1997, Rééd. Edition de Poche, Rabat, Marsam, 2003.

- *Êtes-vous vacciné contre le Harem ?*, Casablanca, Editions Le Fennec, 1997.

- *Le Harem et l'Occident*, Paris, Albin Michel, 2001.

- Tillion, Germaine, *Le harem et les cousins*, Paris, Seuil, 1966

- *Il était une fois l'ethnographie*, Seuil, 2000.

3 Etudes féminines, questions de genre

- Akharbache Latifa, Rerhaye Narjis, *Femmes et politique*, Casablanca, éd. le Fennec, 1992.

- Aslaoui, Leïla, *Etre juge*, préface de Smaïl Hamdani, Paris, Enal, 1984.

- Bessis, Sophie (avec la collaboration de Belhassen Souhayr), *Femmes du Maghreb: l'enjeu*, Paris, JC. Lattès, 1992.

- Bessis, Sophie (sous la direction), *Femmes de Méditerranée*, Paris, Karthala 1995.

- *Les Arabes, les femmes et la liberté*, Paris, Albin Michel, 2007.

- Bourquia Rahma et al (eds), *Femmes, culture et société au Maghreb*, Casablanca, Editions Afrique-Orient, 1996.
- Chater, Souad, *Les émancipées du Harem: regard sur la femme tunisienne*, Tunis, La Presse, 1992.
- Daoud Zakya, *Féminisme et politique au Maghreb, Soixante ans de lutte*, Casablanca, Editions Eddif, 1993.
- Daoud, Zakya, *Femmes, mouvements féministes et changement social au Maghreb*. Casablanca, Editions Eddif, 1996.
- Didar Fawzy-Rossano, *Mémoires d'une militante communiste (1942-1990) du Caire à Alger, Paris et Genève. Lettres aux miens*, L'Harmattan, 1997.
- Djebbar, Assia, *La Soif*, Paris, Julliard, 1957.
- *Chronique d'un été algérien*, Photographies de Claudine Dioury, John Vink, Hugues de Wurstemberger et Patrick Zachmann, Paris, Plume, 1993.
- *Le Blanc de l'Algérie*, Albin Michel, 1996.
- *Oran, langue morte*, Actes Sud, 1997.
- *Les Nuits de Strasbourg*, Actes Sud, 1997 ; Rééd., Poche, 2003.
- Dore-Audibert, Andrée, *Des Françaises d'Algérie dans la guerre de libération*, préface de Madeleine Rebérioux, Khartala, 1995.
- Dore-Audibert, Andrée (ed), *Etre femme au Maghreb et en Méditerranée*, Paris, Karthala, 1998.
- Dore-Audibert, Andrée et Bessis, Sophie, *Femmes de Méditerranée*, Paris, Karthala, 1995.
- Einaudi, Jean-Luc, *Lisette Vincent. Un rêve algérien*, Editions Dagorno, Paris, 1994.
- Fanon, Frantz, *L'an V de la révolution algérienne*, Maspero, Paris, 1959, Rééd. sous le titre *Sociologie d'une révolution*, , Maspero, Paris, 1968.
- *Femmes au Maghreb*, Clio, histoire, femmes et sociétés, No 9. Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1999.
- Feraoun, Mouloud, *Journal, 1955-1962*, Seuil, Paris, 1962.
- Ferchiou, Sophie (ed.), *L'Islam pluriel au Maghreb*, Paris, Editions du CNRS, 1996.
- Gadant, Monique et Michèle Kasriel (eds), *Femmes du Maghreb au présent : la dot, le travail, l'identité*, Paris, Editions du CNRS, 1990.
- Jacqueline Guerroudj, *Des douars et des prisons*, Alger, Bouchène, 1993.
- Hadraoui Touria et Monchaki Myriam, *Études féminines, Répertoire et bibliographie*, Casablanca, Editions Le Fennec, 1994.
- Khodja, Souad, *Les Algériennes du quotidien*, Alger, ENAL, 1985.
- Lacheraf, Mostefa, *Des noms et des lieux. Mémoires d'une Algérie oubliée*, Alger, Casbah Editions, 1998.
- Lacoste-Dujardin, Camille, *Des mères contre les femmes: maternité et patriarcat au Maghreb*, Paris, La Découverte, 1985.
- Lemsine, Aïcha, *Ordalie des voix*, Paris, Nouvelle Société d'Editions Encre, 1983.
- Mernissi, Fatima, *La Peur-Modernité, Conflit Islam Démocratie*, Paris / Casablanca, Albin Michel/ Editions Le Fennec, 1992.
- *Les Aït-Débrouille*, Casablanca, Editions Le Fennec, 1997, Rééd. Edition de Poche, Rabat, Marsam, 2003.
- *Les Sindbads marocains, Voyage dans le Maroc civique*, Rabat, Editions Marsam, 2004.
- Mokeddem, Malika, *L'Interdite*, Paris, Grasset, 1993.
- *Des rêves et des assassins*, Paris, Grasset, 1995.
- *La Nuit de la lézarde*, Paris, Grasset, 1998 .
- Françoise Thébaud, *Ecrire l'histoire des femmes*, Fontenay-aux-Roses, ENS Editions, 1998.

